

Dans la tête d'un supporter marocain

Psychologie, passions et miroir
social du football

Par Adnane Benchakroun

Janvier 2026

Dans la Tête d'un Supporter : Les Secrets Psychologiques du Football

Adnane Benchakroun

2026

Préface

Pourquoi regarder le football par la tête des supporters

Ce livre ne part pas d'un match, d'un but ou d'un palmarès. Il part d'une question plus simple, et plus dérangeante : que dit le football de nous lorsque nous cessons de regarder le terrain pour observer les tribunes ? Au Maroc, cette question mérite d'être posée sans détour. Car ici, le football n'est jamais seulement du football.

Le supporter marocain est omniprésent, commenté, caricaturé, parfois célébré, souvent critiqué. On le décrit excessif, irrationnel, passionné jusqu'à l'excès. Mais on le regarde rarement comme un sujet à part entière, porteur de sens. Or, derrière chaque cri, chaque colère, chaque silence après une défaite, se cache une mécanique émotionnelle et sociale qui mérite mieux que le mépris ou la simplification.

Ce livre propose un déplacement du regard. Il ne cherche pas à expliquer le jeu, mais à comprendre ce qu'il active. Il ne s'intéresse pas d'abord aux joueurs, mais à celles et ceux qui vivent le football par procuration, avec une intensité parfois plus grande que ceux qui sont sur le terrain. Il considère le supporter non comme un figurant du spectacle, mais comme l'un de ses moteurs essentiels.

Le premier angle de lecture est psychologique. Le football agit comme un amplificateur émotionnel. Il concentre la joie, la colère, la frustration, l'espoir. Il autorise des émotions que d'autres espaces sociaux contiennent ou censurent. Comprendre le supporter marocain, c'est analyser ce rapport particulier à l'émotion collective, cette capacité à s'abandonner, puis à se relever, match après match.

Le second angle est social. Le supporter n'est jamais isolé. Il est inscrit dans une famille, un quartier, une ville, une génération. Les

rivalités, les fidélités, les appartenances sportives disent quelque chose des rapports au centre et à la périphérie, à la reconnaissance, à la légitimité. Le football devient alors un langage social, parfois plus lisible que les discours institutionnels.

Le troisième angle est culturel et identitaire. Le supporter marocain navigue entre plusieurs mondes. Il est profondément attaché à ses clubs locaux, à ses derbies, à ses histoires intimes. Mais il est aussi connecté au football mondial, capable de vibrer pour des Classicos lointains, de s'approprier des récits importés. Cette double appartenance n'est pas un reniement. Elle est le signe d'une culture footballistique hybride, moderne, décomplexée.

Le quatrième angle est générationnel et genré. Ce livre refuse l'idée d'un supporter unique et figé. Il s'intéresse aux jeunes, aux diasporas, aux femmes marocaines, longtemps invisibilisées dans ce récit. Il montre comment les espaces d'expression se transforment, comment les réseaux sociaux redessinent les rapports de légitimité, comment la passion se transmet, se négocie et parfois se réinvente.

Enfin, ce livre adopte un angle volontairement non moralisateur. Il ne cherche ni à excuser les excès ni à les condamner mécaniquement. Il cherche à comprendre. À replacer les débordements, les silences et les emballements dans un contexte plus large. Le supporter marocain n'est pas toujours raisonnable, mais il est rarement gratuit. Ses réactions sont souvent le symptôme de quelque chose de plus profond.

Ce livre ne propose pas de solutions, encore moins de recettes. Il propose une lecture. Une invitation à regarder autrement un phénomène trop souvent réduit à l'anecdote ou au folklore. Il prend au sérieux ce que beaucoup préfèrent balayer d'un revers de main : la puissance émotionnelle du football et ce qu'elle révèle d'un pays en mouvement.

Lire ce livre, ce n'est pas apprendre à aimer le football. C'est apprendre à lire le Maroc à travers l'un de ses miroirs les plus bruts. Là où l'émotion ne se cache pas. Là où le collectif s'exprime sans filtre. Là où, parfois, une vérité surgit dans un cri, un chant ou un silence.

Le terrain est vaste. Les tribunes parlent. Il est temps de les écouter.

Préface

Pourquoi regarder le football par la tête des supporters

Ce livre ne part pas d'un match, d'un but ou d'un palmarès. Il part d'une question plus simple, et plus dérangeante : que dit le football de nous lorsque nous cessons de regarder le terrain pour observer les tribunes ? Au Maroc, cette question mérite d'être posée sans détour. Car ici, le football n'est jamais seulement du football.

Le supporter marocain est omniprésent, commenté, caricaturé, parfois célébré, souvent critiqué. On le décrit excessif, irrationnel, passionné jusqu'à l'excès. Mais on le regarde rarement comme un sujet à part entière, porteur de sens. Or, derrière chaque cri, chaque colère, chaque silence après une défaite, se cache une mécanique émotionnelle et sociale qui mérite mieux que le mépris ou la simplification.

Ce livre propose un déplacement du regard. Il ne cherche pas à expliquer le jeu, mais à comprendre ce qu'il active. Il ne s'intéresse pas d'abord aux joueurs, mais à celles et ceux qui vivent le football par procuration, avec une intensité parfois plus grande que ceux qui sont sur le terrain. Il considère le supporter non comme un figurant du spectacle, mais comme l'un de ses moteurs essentiels.

Le premier angle de lecture est psychologique. Le football agit comme un amplificateur émotionnel. Il concentre la joie, la colère, la frustration, l'espoir. Il autorise des émotions que d'autres espaces sociaux contiennent ou censurent. Comprendre le supporter marocain, c'est analyser ce rapport particulier à l'émotion collective, cette capacité à s'abandonner, puis à se relever, match après match.

Le second angle est social. Le supporter n'est jamais isolé. Il est inscrit dans une famille, un quartier, une ville, une génération. Les

rivalités, les fidélités, les appartenances sportives disent quelque chose des rapports au centre et à la périphérie, à la reconnaissance, à la légitimité. Le football devient alors un langage social, parfois plus lisible que les discours institutionnels.

Le troisième angle est culturel et identitaire. Le supporter marocain navigue entre plusieurs mondes. Il est profondément attaché à ses clubs locaux, à ses derbies, à ses histoires intimes. Mais il est aussi connecté au football mondial, capable de vibrer pour des Classicos lointains, de s'approprier des récits importés. Cette double appartenance n'est pas un reniement. Elle est le signe d'une culture footballistique hybride, moderne, décomplexée.

Le quatrième angle est générationnel et genré. Ce livre refuse l'idée d'un supporter unique et figé. Il s'intéresse aux jeunes, aux diasporas, aux femmes marocaines, longtemps invisibilisées dans ce récit. Il montre comment les espaces d'expression se transforment, comment les réseaux sociaux redessinent les rapports de légitimité, comment la passion se transmet, se négocie et parfois se réinvente.

Enfin, ce livre adopte un angle volontairement non moralisateur. Il ne cherche ni à excuser les excès ni à les condamner mécaniquement. Il cherche à comprendre. À replacer les débordements, les silences et les emballements dans un contexte plus large. Le supporter marocain n'est pas toujours raisonnable, mais il est rarement gratuit. Ses réactions sont souvent le symptôme de quelque chose de plus profond.

Ce livre ne propose pas de solutions, encore moins de recettes. Il propose une lecture. Une invitation à regarder autrement un phénomène trop souvent réduit à l'anecdote ou au folklore. Il prend au sérieux ce que beaucoup préfèrent balayer d'un revers de main : la puissance émotionnelle du football et ce qu'elle révèle d'un pays en mouvement.

Lire ce livre, ce n'est pas apprendre à aimer le football. C'est apprendre à lire le Maroc à travers l'un de ses miroirs les plus bruts. Là où l'émotion ne se cache pas. Là où le collectif s'exprime sans filtre. Là où, parfois, une vérité surgit dans un cri, un chant ou un silence.

Le terrain est vaste. Les tribunes parlent. Il est temps de les écouter.

Un avant propos : pourquoi moi senior marocain à la retraite qui n'a pas été souvent dans les stades j'ai écrit ce livre.....

Voici un avant-propos personnel, écrit à la première personne, sobre, crédible, sans narcissisme ni justification excessive. Il installe ta légitimité par le regard, pas par la performance.

Avant-propos

Pourquoi j'ai écrit ce livre

Je n'ai jamais été un habitué des stades. Je n'ai pas passé ma jeunesse dans les virages, ni appris le football à coups de chants et de tifos. Mon rapport à ce sport s'est construit ailleurs : devant des écrans, dans des salons familiaux, dans des cafés traversés par le bruit des matchs, parfois dans le silence d'une défaite que l'on n'ose pas commenter. J'ai longtemps observé le football de biais, sans m'y immerger totalement.

Et pourtant, le football a toujours été là.

Il a accompagné les discussions entre générations, les soirées qui s'étiraient autour d'un match important, les conversations interrompues par un but. Il surgissait dans les débats politiques, dans les comparaisons sociales, dans les colères inexpliquées du lendemain. Même sans fréquenter les stades, j'ai vu à quel point le football occupait une place centrale dans la vie marocaine.

C'est précisément cette distance qui m'a conduit à écrire ce livre. Avec le temps, et avec l'âge, j'ai compris que ce qui m'intéressait n'était pas le jeu en lui-même, mais ce qu'il déclenchait. Les émotions qu'il libérait, les récits qu'il révélait, les fractures et les solidarités qu'il mettait à nu. Le supporter marocain m'est apparu comme une figure sociale essentielle, mais rarement écoutée autrement que sous l'angle de l'excès.

Arrivé à un moment de ma vie où l'on regarde davantage qu'on ne court, j'ai commencé à écouter autrement. À entendre ce que disent les supporters quand ils parlent entre eux, mais aussi ce qu'ils disent sans le formuler. Le football m'a offert un accès privilégié à une

parole brute, souvent plus sincère que celle des espaces officiels. Là où les discours sont contrôlés, l'émotion, elle, ne triche pas.

Je n'ai pas écrit ce livre pour expliquer le football à ceux qui le connaissent mieux que moi. Je l'ai écrit pour comprendre pourquoi il compte autant, y compris pour ceux qui, comme moi, ne se définissent pas d'abord par cette passion. J'ai voulu saisir ce que le football autorise : dire sa colère sans détour, espérer sans cynisme, s'identifier à un collectif sans calcul.

Être senior, aujourd'hui, c'est aussi porter une responsabilité : celle de transmettre un regard apaisé, débarrassé de la nécessité de plaire ou de convaincre. Ce livre n'est pas un manifeste, encore moins une leçon. C'est une tentative de compréhension. Une manière de relier des observations accumulées au fil des années, sans chercher à embellir ni à accuser.

Le fait de ne pas avoir été souvent dans les stades n'est pas une faiblesse. C'est un point de vue. Il m'a permis de regarder le football marocain comme un phénomène social total, présent partout, même là où il n'est pas censé être. Dans les familles, dans les débats de société, dans les silences lourds après certaines défaites.

J'ai écrit ce livre parce que le supporter marocain mérite mieux que les clichés. Parce que sa passion raconte quelque chose d'essentiel sur notre rapport au collectif, à la reconnaissance, à l'espoir. Et parce qu'à l'heure où l'on parle beaucoup du Maroc en chiffres, en stratégies et en projections, il me semblait nécessaire d'écouter ce que disent encore les émotions.

Ce livre est né de cette écoute tardive, mais attentive. Il n'est pas le regard d'un spécialiste, ni celui d'un fan inconditionnel. Il est le regard d'un homme qui, après avoir longtemps observé le pays à

distance, a compris qu'il fallait parfois passer par le football pour saisir ce qui ne se dit pas ailleurs.

C'est avec cette humilité et cette curiosité que j'invite le lecteur à entrer dans ces pages.

SOMMAIRE

Avant-propos

Pourquoi j'ai écrit ce livre

(Regard d'un senior marocain à distance des stades, au plus près des émotions)

Préface

Pourquoi regarder le football par la tête des supporters

(Angles de lecture psychologique, social, culturel et générationnel)

PARTIE I — NAITRE SUPPORTER

Chapitre 1

Être supporter au Maroc : une identité sous pression

Le football comme espace d'expression, de reconnaissance et d'appartenance

Chapitre 2

Joie, colère, tristesse : la montagne russe émotionnelle marocaine

Quand le match devient une affaire intime et collective

Chapitre 3

Appartenir, se distinguer, s'opposer : l'identité du supporter marocain

Clubs, villes, héritages et rivalités symboliques

PARTIE II — VIVRE LE MATCH

Chapitre 4

Le match comme rituel collectif : quand le temps s'arrête

Avant-match, pendant-match, après-match : une liturgie moderne

Chapitre 5

Rivalités, tension et débordements : les lignes rouges du supporter marocain

Comprendre les excès sans les nier

PARTIE III — SUPPORTER AUJOURD'HUI

Chapitre 6

Supporter à distance, supporter en ligne : la nouvelle scène émotionnelle

Réseaux sociaux, écrans et surcharge affective

Chapitre 7

Gagner, perdre, encaisser : le football et la santé mentale collective

Victoires réparatrices, défaites durables et résilience marocaine

PARTIE IV — REGARDS CROISÉS ET SCÈNES EMBLÉMATIQUES

Chapitre 8

La passion comme refuge : le football, échappatoire et moteur de vie

Pourquoi on continue malgré tout

Chapitre 9

WAC–Raja : quand Casablanca se regarde dans le miroir

Le Classico local comme théâtre identitaire

Chapitre 10

Barça–Real : le Classico importé, ou la passion sans frontière

Football mondial et projection marocaine

PARTIE V — COMPRENDRE POUR ALLER PLUS LOIN

Chapitre 11

Regarder, aimer, exister : la place des femmes marocaines dans la passion footballistique

Supportrices, joueuses et nouvelles légitimités

Chapitre 12

Le café : le véritable stade des supporters marocains

Conclusion

Le supporter marocain, miroir d'un pays en mouvement
Ce que le football dit du Maroc d'aujourd'hui

Chapitre 1

Être supporter au Maroc : une identité sous pression

Il est dix-neuf heures à Casablanca. Dans un café de quartier, les chaises ont été rapprochées, les écrans ajustés, le son poussé juste assez fort pour couvrir les discussions. Les regards sont déjà tendus alors que le match n'a pas commencé. Ici, personne n'est spectateur au sens passif du terme. Chacun est impliqué, engagé, parfois à vif. Être supporter au Maroc ne consiste pas seulement à aimer le football. C'est une manière d'être au monde, une posture émotionnelle, presque une identité parallèle.

Le supporter marocain ne se définit pas uniquement par son club ou par l'équipe nationale. Il se définit par ce que le football lui permet d'exprimer. Dans un pays où les espaces de parole sont souvent codifiés, le stade, le café, ou même le salon familial deviennent des lieux de décharge émotionnelle. On y parle fort, on y critique sans filtre, on y espère sans retenue. Le football offre ce que peu d'autres domaines autorisent : le droit d'être excessif sans justification.

Psychologiquement, le supporter marocain porte bien plus qu'un maillot. Il porte des attentes, des frustrations, des rêves différés. Lorsque l'équipe nationale joue, ce n'est pas seulement onze joueurs qui entrent sur le terrain, mais une multitude de trajectoires sociales qui cherchent, l'espace de quatre-vingt-dix minutes, une forme de reconnaissance symbolique. La victoire devient alors collective, presque réparatrice. La défaite, elle, est vécue comme une injustice intime, parfois disproportionnée, mais toujours sincère.

Cette intensité émotionnelle s'explique par un mécanisme profond d'identification. Le supporter marocain projette sur son équipe ce qu'il ne peut pas toujours projeter ailleurs : la réussite, la dignité, la

capacité à rivaliser à armes égales. Le football devient un langage universel où les hiérarchies sociales s'effacent momentanément. Dans le stade, le diplômé et le chômeur crient la même colère, célèbrent la même joie, insultent le même arbitre. Cette égalité émotionnelle est rare, et donc précieuse.

Mais cette identification a un prix. Plus l'attachement est fort, plus la déception est brutale. Au Maroc, la relation au football est souvent marquée par une alternance entre euphorie collective et désillusion rapide. Une victoire nourrit un sentiment de grandeur retrouvée ; une défaite réactive un vieux doute : celui de ne jamais être respecté à la hauteur de ce que l'on estime mériter. Le supporter ne souffre pas seulement d'un mauvais résultat, il souffre d'un récit qui se brise.

Être supporter au Maroc, c'est aussi vivre dans la comparaison permanente. Avec l'Europe, avec les grandes nations du football, avec les promesses non tenues. Chaque match devient un test, pas seulement sportif, mais symbolique. Suis-je, à travers mon équipe, reconnu comme l'égal des autres ? Cette question, rarement formulée consciemment, traverse pourtant chaque discussion d'après-match, chaque polémique arbitrale, chaque débat télévisé enflammé.

Le lien émotionnel avec le club ou l'équipe nationale s'ancre très tôt. Il se transmet souvent dans la famille, parfois dans le quartier, parfois par rupture générationnelle. On supporte le Raja ou le Wydad comme on hérite d'un accent ou d'une mémoire. Ce choix n'est jamais neutre. Il dit quelque chose de l'environnement social, du rapport à l'autorité, du besoin de distinction ou d'appartenance. Le supporter marocain n'est pas un consommateur de football, il est un héritier.

Avec l'arrivée des réseaux sociaux, cette identité s'est amplifiée. Le supporter ne vit plus le match seul ou en petit groupe. Il le vit sous le regard permanent des autres. Chaque opinion devient publique,

chaque émotion s'expose. Le supporter marocain est désormais commentateur, analyste, parfois procureur. Cette visibilité renforce le sentiment d'importance, mais accentue aussi la pression émotionnelle. La défaite n'est plus seulement vécue, elle est commentée, disséquée, parfois humiliée.

Pourtant, malgré les frustrations, malgré les colères répétées, le supporter revient toujours. Il promet d'arrêter, jure qu'il ne regardera plus, annonce sa lassitude. Mais il revient. Cette fidélité presque irrationnelle est le cœur du phénomène. Elle dit quelque chose de profond sur la résilience marocaine. On peut douter de tout, sauf de ce rendez-vous-là. Le match suivant reste une promesse, même fragile.

Dans la tête d'un supporter marocain, le football n'est ni un simple loisir ni un simple sport. C'est un miroir grossissant des émotions collectives, un espace de projection sociale, un lieu où se jouent des batailles symboliques bien plus larges que le score affiché. Comprendre le supporter marocain, c'est déjà commencer à comprendre le pays dans ses tensions, ses espoirs et ses contradictions.

Ce livre commence ici, non pas dans les statistiques ou les palmarès, mais dans cette zone sensible où le football devient une affaire personnelle, presque existentielle. Là où l'on ne regarde pas un match : on s'y engage.

Chapitre 2

Joie, colère, tristesse : la montagne russe émotionnelle marocaine

Au Maroc, un match de football n'est jamais une simple succession d'actions. C'est une expérience émotionnelle totale. Avant même le coup d'envoi, les émotions sont déjà là : l'espoir fébrile, la méfiance héritée des déceptions passées, la conviction intime que « cette fois, c'est possible ». Le supporter marocain n'attend pas que le match commence pour ressentir. Il arrive chargé.

La joie, lorsqu'elle surgit, est rarement mesurée. Un but de l'équipe nationale, un but décisif dans un derby, et c'est tout un pays qui semble respirer en même temps. Les cafés explosent, les rues s'animent, les téléphones vibrent. Cette joie collective est presque organique. Elle dépasse le cadre du football pour devenir un instant de réconciliation avec soi-même. Pendant quelques minutes, parfois quelques heures, le doute recule. On se sent fier, aligné, légitime.

Cette joie est d'autant plus intense qu'elle est rare et précieuse. Elle n'est jamais acquise. Elle se vit comme une victoire arrachée, parfois contre l'adversaire, parfois contre le sort, parfois contre une histoire faite de frustrations. Psychologiquement, elle agit comme un antidote puissant : elle redonne confiance, elle restaure l'estime collective, elle prouve que « nous aussi, on peut ». Dans un contexte où les motifs de satisfaction collective sont limités, le football devient un accélérateur émotionnel.

Mais la joie marocaine est fragile. Elle bascule vite, parfois brutalement. La colère n'est jamais loin. Un penalty non sifflé, un arbitrage jugé partial, une erreur défensive grossière, et la température émotionnelle change instantanément. Cette colère est souvent dirigée

vers l'extérieur : l'arbitre, la CAF, la FIFA, parfois même des forces abstraites et invisibles. Elle est le reflet d'un sentiment plus profond : celui de ne pas être traité à égalité.

La colère du supporter marocain n'est pas seulement sportive. Elle est nourrie par une accumulation de ressentis. Elle déborde parce qu'elle ne concerne pas uniquement le match en cours, mais une succession de blessures symboliques. Chaque injustice perçue réactive un vieux récit : celui de l'effort non reconnu, du mérite ignoré, de la réussite toujours conditionnelle. Le stade devient alors le lieu où cette colère peut enfin s'exprimer sans détour.

Cette colère peut être bruyante, excessive, parfois même toxique. Elle s'accompagne d'insultes, de théories du complot, de désignations de coupables. Elle peut déraper, et elle dérape parfois. Mais la réduire à une simple violence émotionnelle serait une erreur d'analyse. Elle est aussi un signal. Elle dit quelque chose d'un rapport frustré à l'équité, à la reconnaissance, à la justice symbolique.

Puis vient la tristesse. Silencieuse, lourde, persistante. Elle s'installe après les grandes défaites, celles qui font mal parce qu'elles semblaient évitables. Elle ne s'exprime pas toujours dans le bruit. Elle se manifeste dans les cafés qui se vident trop vite, dans les conversations écourtées, dans les regards fuyants. La tristesse du supporter marocain est souvent intériorisée. Elle se vit comme un échec personnel, presque intime.

Cette tristesse peut déborder du cadre sportif. Certains supporters parlent de « mauvais moral », de fatigue, de perte d'envie les jours qui suivent une élimination. Ce n'est pas exagéré. Le football agit comme un amplificateur émotionnel. Quand il chute, il entraîne avec lui une part de l'énergie psychique collective. Là encore, ce phénomène s'explique par le niveau d'identification : perdre, ce n'est pas

seulement perdre un match, c'est voir s'éloigner une projection positive de soi.

Mais malgré ces cycles répétés, joie, colère, tristesse, le supporter marocain ne décroche pas. Il endure. Il transforme. Il rationalise. Il promet de ne plus s'emballer, tout en sachant qu'il s'emballera à nouveau. Cette lucidité paradoxale est au cœur de la psychologie du supporter. Il sait que le football le fait souffrir, mais il sait aussi qu'il lui apporte ce que peu d'autres espaces offrent : des émotions vraies, partagées, assumées.

Dans cette montagne russe émotionnelle, il n'y a pas de neutralité possible. Le supporter marocain ne regarde pas de loin. Il vit. Il s'expose. Il accepte la vulnérabilité émotionnelle comme le prix à payer pour ressentir intensément. Et c'est précisément cette intensité qui rend le football si central dans la vie collective marocaine.

Comprendre ces émotions, ce n'est pas chercher à les calmer ou à les juger. C'est reconnaître leur fonction. Elles sont un langage. Elles racontent une relation complexe au succès, à l'échec, à l'injustice et à l'espoir. Le football n'invente pas ces émotions. Il leur donne un terrain.

Chapitre 3

Appartenir, se distinguer, s'opposer : l'identité du supporter marocain

Au Maroc, être supporter n'est jamais un acte neutre. Derrière le choix d'un club ou d'une équipe se cache souvent une histoire plus large : celle d'un quartier, d'une ville, d'un héritage familial ou d'une trajectoire sociale. On ne supporte pas uniquement pour le football. On supporte pour affirmer une place, une appartenance, parfois même une opposition.

L'identité du supporter marocain se construit très tôt. Elle se transmet autour d'une table familiale, dans les discussions de voisinage, dans les souvenirs racontés par les aînés. Le club devient un marqueur, presque un signe distinctif. À Casablanca, soutenir le Raja ou le Wydad dépasse largement la question du palmarès. C'est une manière d'être, un langage partagé, une culture transmise. Le supporter hérite souvent avant de choisir.

Cette appartenance agit comme un puissant ciment social. Dans les tribunes, dans les cafés ou sur les réseaux sociaux, le supporter marocain trouve une communauté immédiate. Les différences sociales s'estompent derrière les couleurs communes. L'ingénieur et l'ouvrier, l'étudiant et le retraité chantent les mêmes refrains, défendent les mêmes symboles. Cette fusion identitaire offre un sentiment rare d'égalité émotionnelle, où chacun se sent légitime.

Mais cette appartenance n'est jamais totalement paisible. Elle se construit aussi dans la confrontation. Le supporter marocain existe souvent par rapport à l'autre : l'autre club, l'autre ville, l'autre région. Les rivalités régionales ne sont pas de simples oppositions sportives. Elles réactivent parfois des tensions anciennes, des ressentis sociaux,

des comparaisons persistantes. Le match devient un théâtre où ces rivalités trouvent un exutoire codifié.

À Casablanca, la rivalité entre clubs concentre une grande partie de cette tension identitaire. Mais elle n'est pas unique. Dans d'autres villes, soutenir son équipe locale est une manière d'affirmer une existence face au centre, de rappeler que le football ne se résume pas à une seule géographie. Le supporter marocain utilise le football pour dire : « nous comptons aussi ». Ce besoin de reconnaissance traverse tout le pays.

Les symboles jouent un rôle central dans cette construction identitaire. Les couleurs, les chants, les tifos ne sont pas de simples ornements. Ils sont des marqueurs de mémoire et de résistance symbolique. Chaque chant raconte une histoire, chaque slogan condense une émotion collective. Le supporter marocain ne se contente pas de consommer ces symboles, il les habite. Ils deviennent une extension de lui-même.

Cette identification peut parfois dériver. Lorsque l'appartenance devient exclusive, elle peut nourrir l'intolérance, l'agressivité, voire le rejet de l'autre. Le supporter marocain n'échappe pas à cette tentation. Certains discours glissent vers une logique de « nous contre eux », simpliste mais efficace émotionnellement. Cette radicalisation identitaire est l'un des dangers du football lorsqu'il devient le seul espace d'expression identitaire.

Pourtant, réduire l'identité du supporter marocain à ces excès serait injuste. Dans la majorité des cas, cette appartenance offre surtout un sentiment de protection et de continuité. Elle aide à traverser les périodes de doute, à maintenir un lien social actif, à ne pas se sentir seul. Le supporter trouve dans son groupe une reconnaissance que d'autres sphères de la société ne lui offrent pas toujours.

Avec l'essor des réseaux sociaux, cette identité s'est à la fois renforcée et fragmentée. Le supporter marocain peut désormais affirmer son appartenance en permanence, commenter, défendre, attaquer. Cette exposition constante amplifie les clivages, mais elle donne aussi une visibilité nouvelle aux identités locales et populaires. Le supporter devient producteur de récit, pas seulement récepteur.

L'identité du supporter marocain est donc multiple, parfois contradictoire. Elle oscille entre fierté et frustration, entre solidarité et rivalité, entre héritage et réinvention. Elle révèle une société en quête de reconnaissance, de cohésion et de sens. À travers le football, le supporter marocain ne cherche pas seulement à gagner des matchs. Il cherche à exister pleinement dans un espace où son identité compte.

Ce chapitre ne parle pas uniquement de football. Il parle de ce que signifie appartenir, se distinguer et parfois s'opposer dans un pays où le besoin de reconnaissance collective reste profondément ancré.

Chapitre 4

Le match comme rituel collectif : quand le temps s'arrête

Au Maroc, un jour de match n'est jamais un jour ordinaire. Bien avant le coup d'envoi, quelque chose change dans l'air. Les discussions s'organisent autour de l'heure du match, les emplois du temps se réajustent, les priorités se déplacent. Le football impose son calendrier émotionnel. Il dicte le rythme de la journée, parfois même celui de la semaine.

Le match commence bien avant que les joueurs n'entrent sur le terrain. Il débute dans les cafés, dans les salons, dans les messages échangés sur les téléphones. Les compositions probables sont débattues avec sérieux, les choix de l'entraîneur disséqués, les scénarios anticipés. Le supporter marocain ne regarde pas le match passivement : il le prépare mentalement. Cette phase d'avant-match est déjà une montée en tension, un sas émotionnel.

Ce rituel est profondément collectif. Rarement solitaire, le match est un événement social. On le regarde ensemble, même quand on prétend préférer la solitude. Le regard des autres compte. Il confirme les émotions, les amplifie, les légitime. Un cri partagé soulage davantage qu'un cri isolé. Une colère collective rassure plus qu'une frustration silencieuse. Le football devient un espace où les émotions individuelles trouvent une validation immédiate.

Lorsque le match commence, le temps se contracte. Les quatre-vingt-dix minutes ne sont plus une durée ordinaire. Elles sont vécues comme une succession d'instants critiques. Chaque action peut tout changer. Le supporter marocain vit dans l'hyper-présent. Le passé et l'avenir s'effacent momentanément. Cette immersion totale

explique pourquoi le football est si épuisant émotionnellement : il exige une attention absolue.

Les comportements du supporter pendant le match obéissent à des codes précis. Les mêmes gestes se répètent : se lever, s'asseoir, s'agacer, applaudir, protester. Ces gestes ne sont pas aléatoires. Ils participent du rituel. Ils donnent l'illusion d'une participation active, d'une influence possible sur le cours du jeu. Encourager, crier, protester devient une manière de ne pas subir totalement l'incertitude.

Au Maroc, cette participation symbolique est essentielle. Elle permet au supporter de reprendre un semblant de contrôle dans un contexte fondamentalement imprévisible. Le football, comme la vie, échappe en grande partie à la maîtrise individuelle. Le rituel du match offre une réponse émotionnelle à cette impuissance : on ne contrôle pas le résultat, mais on contrôle son engagement.

Les moments de bascule sont particulièrement révélateurs. Un but marqué ou encaissé transforme instantanément l'atmosphère. Le silence peut devenir assourdissant, la joie peut exploser sans retenue. Ces réactions collectives ne sont pas exagérées ; elles sont ritualisées. Elles traduisent l'importance accordée à l'événement. Le match devient un théâtre émotionnel où chacun joue son rôle, souvent sans s'en rendre compte.

À la fin du match, le rituel ne s'achève pas immédiatement. Il se prolonge dans l'après-match. Les discussions reprennent, parfois plus intenses encore. On refait le match, on cherche des responsables, on réécrit le scénario. Ce moment est crucial : il permet de donner du sens à ce qui vient d'être vécu. La victoire est rationalisée, la défaite expliquée. Le supporter marocain a besoin de ce débriefing collectif pour refermer la parenthèse émotionnelle.

Le match, au Maroc, est donc bien plus qu'un événement sportif. C'est un rituel moderne, récurrent, structurant. Il offre un cadre où les émotions peuvent s'exprimer librement, où le collectif prime sur l'individuel, où le temps ordinaire est suspendu. Dans une société marquée par l'incertitude et la pression sociale, ce rituel joue un rôle stabilisateur, presque thérapeutique.

Comprendre le supporter marocain, c'est comprendre son rapport au match comme moment sacré profane. Un moment où l'on accepte de perdre le contrôle pour mieux se sentir vivant, ensemble, et pleinement engagé.

Chapitre 5

Rivalités, tension et débordements : les lignes rouges du supporter marocain

Le football marocain est traversé par des rivalités anciennes, parfois sourdes, parfois bruyantes. Elles ne naissent pas uniquement du sport. Elles se nourrissent d'histoire, de géographie, de ressentis accumulés. Le match devient alors un espace de confrontation symbolique, où l'on règle des comptes qui dépassent largement le score final.

Les rivalités entre clubs, entre villes ou entre régions structurent une grande partie de l'imaginaire des supporters. Elles donnent du relief aux compétitions, renforcent l'engagement émotionnel, créent une dramaturgie indispensable au spectacle. Sans rivalité, le football perd une partie de sa saveur. Mais au Maroc, cette rivalité flirte parfois avec une tension plus profonde, plus fragile.

Lorsque l'enjeu est fort, l'émotion peut basculer. Le supporter marocain, déjà chargé d'attentes et de frustrations, voit certaines limites s'effriter. Les mots deviennent plus durs, les gestes plus brusques, les accusations plus violentes. Le stade, censé canaliser l'énergie collective, peut devenir un amplificateur de colère. Ce glissement n'est ni automatique ni systématique, mais il est récurrent.

Ces débordements ne peuvent être compris sans analyser leur contexte. La violence verbale, parfois physique, observée dans et autour des matchs ne surgit pas du néant. Elle est souvent l'expression d'un sentiment d'injustice accumulé, d'une impression de relégation ou d'invisibilité sociale. Le supporter ne se bat pas seulement pour son club ; il défend une image de lui-même et de son groupe.

Les chants agressifs, les insultes, les provocations font partie d'un langage codifié du football. Ils permettent de marquer le territoire symbolique, d'intimider l'adversaire, de renforcer la cohésion interne. Mais lorsque ce langage sort de son cadre ritualisé, il devient problématique. La frontière entre expression passionnée et dérapage est parfois mince, surtout lorsque l'émotion n'est plus contenue par des règles claires.

Les réseaux sociaux ont profondément modifié cette dynamique. Ce qui se disait autrefois dans l'enceinte du stade se prolonge désormais en ligne, sans filtre ni temporalité. Les rivalités y trouvent un écho permanent. La colère ne retombe plus avec le coup de sifflet final. Elle se recycle, se radicalise, se met en scène. Le supporter marocain est exposé à une surenchère émotionnelle continue, qui rend l'apaisement plus difficile.

Il serait pourtant injuste de réduire le supporter marocain à ces excès. La majorité vit sa passion sans violence, avec intensité mais sans haine durable. Beaucoup savent faire la différence entre rivalité sportive et animosité réelle. Les débordements, aussi visibles soient-ils, restent minoritaires. Mais ils posent une question essentielle : celle de la gestion collective de la tension.

La responsabilité ne repose pas uniquement sur les supporters. Les clubs, les instances, les médias jouent un rôle majeur dans l'entretien ou la régulation des rivalités. Une communication irresponsable, des discours incendiaires ou une instrumentalisation de la passion peuvent attiser les tensions. À l'inverse, des messages clairs, une reconnaissance du supporter comme acteur responsable et non comme simple problème peuvent contribuer à apaiser le climat.

Le supporter marocain n'a pas besoin qu'on lui retire sa passion. Il a besoin qu'on lui reconnaissse une maturité émotionnelle possible.

Canaliser la rivalité, ce n'est pas l'éteindre. C'est lui redonner sa fonction première : stimuler, rassembler, faire vibrer sans détruire.

Ce chapitre n'invite pas à moraliser, mais à comprendre. La tension et les débordements sont des signaux. Ils indiquent des zones de fragilité dans le rapport au collectif, à la reconnaissance et à la justice symbolique. Les ignorer, c'est les laisser se durcir. Les analyser, c'est déjà commencer à les contenir.

Le football marocain continuera d'être passionnel. C'est sa force. Mais cette passion ne doit pas devenir un piège. Elle peut rester un langage commun, à condition que ses lignes rouges soient clairement identifiées et collectivement respectées.

Chapitre 6

Supporter à distance, supporter en ligne : la nouvelle scène émotionnelle

Le supporter marocain n'est plus cantonné au stade ou au café du quartier. Depuis une quinzaine d'années, une nouvelle scène s'est imposée : celle des écrans. Télévision, smartphone, réseaux sociaux ont profondément transformé la manière de vivre le football. Le match ne se joue plus seulement sur la pelouse, il se rejoue en permanence dans l'espace numérique.

Pour beaucoup de Marocains, suivre le football à distance n'est pas un choix, mais une nécessité. Éloignement géographique, contraintes économiques, capacité limitée des stades : le supporter s'adapte. Mais cette distance physique n'a pas réduit l'intensité émotionnelle. Au contraire, elle l'a souvent amplifiée. Le supporter connecté est immergé dans un flux continu de commentaires, d'analyses et de réactions qui maintiennent la tension bien au-delà du temps réglementaire.

Les réseaux sociaux sont devenus une extension du stade. Twitter, Facebook, WhatsApp accueillent les mêmes cris, les mêmes colères, les mêmes joies. La différence majeure réside dans la permanence. Là où le stade impose un début et une fin, le numérique abolit les limites. Le supporter marocain peut exprimer son émotion avant, pendant et après le match, sans interruption. Cette continuité émotionnelle modifie profondément le rapport au football.

Psychologiquement, cette exposition permanente crée un sentiment d'importance et de participation accrue. Chaque supporter peut donner son avis, contester une décision, défendre un joueur, attaquer un entraîneur. Cette prise de parole renforce l'estime de soi collective

: on existe, on est lu, on est relayé. Le supporter marocain ne se sent plus marginal ; il devient acteur du récit footballistique.

Mais cette visibilité a un revers. L'émotion, autrefois éphémère, se fige désormais dans des publications, des captures d'écran, des polémiques durables. La colère ne s'évapore plus. Elle se stocke, se partage, se radicalise. Un match mal vécu peut continuer à produire de la frustration pendant des jours, alimentée par des débats sans fin et des interprétations antagonistes.

Le numérique favorise également la simplification excessive. Les analyses se réduisent souvent à des camps opposés : héros ou traîtres, génie ou imposteur. Le supporter marocain, pris dans cette logique binaire, peut perdre la nuance. La complexité du jeu, l'aléa sportif, la part d'incertitude sont parfois sacrifiés au profit d'un récit émotionnel plus spectaculaire, mais plus violent.

La communauté virtuelle des supporters offre pourtant de réels bénéfices. Elle permet de maintenir le lien à distance, notamment pour les Marocains vivant à l'étranger. Elle crée une continuité identitaire, un sentiment d'appartenance qui dépasse les frontières. Pour beaucoup, suivre l'équipe nationale en ligne est une manière de rester connecté au pays, à ses émotions, à ses moments de communion collective.

Cependant, cette communauté virtuelle peut aussi devenir une caisse de résonance des frustrations sociales. Le football y sert parfois de prétexte à des règlements de comptes plus larges, où se mêlent sport, politique, régionalisme et ressentiment. Le supporter marocain navigue alors dans un espace où l'émotion sportive se confond avec d'autres colères latentes.

Les clubs et les institutions n'ont pas toujours su accompagner cette mutation. En laissant le champ libre à l'émotion brute, ils ont parfois contribué à une escalade des tensions. Une communication maladroite, une absence de pédagogie ou un silence prolongé peuvent être interprétés comme du mépris. Le supporter en ligne attend des réponses, de la reconnaissance, au moins symbolique.

Supporter à distance, aujourd'hui, n'est donc pas une expérience amoindrie. C'est une expérience transformée. Elle est plus bavarde, plus exposée, plus intense, mais aussi plus fragile. Le supporter marocain moderne doit apprendre à gérer cette surcharge émotionnelle, à retrouver des moments de recul, à accepter que tout ne mérite pas réaction immédiate.

Le football reste un jeu, mais le numérique l'a inscrit dans un espace où les émotions circulent sans repos. Comprendre cette nouvelle scène émotionnelle est essentiel pour saisir le supporter marocain contemporain : connecté, impliqué, parfois épuisé, mais toujours fidèle à ce rendez-vous collectif qui continue de structurer son rapport au monde.

Chapitre 7

Gagner, perdre, encaisser : le football et la santé mentale collective

Au Maroc, une victoire de football ne se contente pas de remplir les pages sportives. Elle change l'humeur d'un pays. Les visages se détendent, les conversations deviennent plus légères, l'optimisme s'invite là où il manquait. Pendant un instant, parfois bref mais intense, le sentiment d'impuissance recule. Le supporter marocain ne célèbre pas seulement un score, il célèbre une confirmation : celle que l'effort peut encore être récompensé.

Ces victoires agissent comme des bouffées d'oxygène psychologique. Elles restaurent une confiance collective souvent mise à l'épreuve par les difficultés du quotidien. Dans les cafés, dans les familles, dans les réseaux sociaux, la fierté s'exprime sans retenue. On se sent représenté, reconnu, respecté. Le football devient alors un raccourci émotionnel vers une estime de soi collective plus solide.

Mais cette euphorie est rarement durable. Elle cohabite avec une conscience aiguë de la fragilité. Le supporter marocain sait que le lendemain peut être brutal. Cette lucidité n'empêche pas la joie, mais elle la rend plus intense, presque urgente. On célèbre comme si l'on savait que tout peut s'arrêter à tout moment. Cette relation particulière à la victoire est révélatrice d'un rapport prudent au succès.

La défaite, en revanche, frappe différemment. Elle n'est pas seulement une contrariété sportive. Elle peut devenir une charge émotionnelle lourde, surtout lorsqu'elle survient dans un contexte d'attentes élevées. Le supporter marocain ne vit pas toujours la défaite comme un accident du jeu. Il la relie souvent à un enchaînement

d'échecs, à une narration collective où l'effort semble rarement suffisant.

Sur le plan psychologique, certaines défaites laissent des traces durables. Elles affectent le moral, l'énergie, parfois même l'envie de suivre le football. Des supporters parlent de fatigue émotionnelle, de lassitude, voire de détachement temporaire. Ce retrait n'est pas un désamour, mais une tentative de protection mentale. Le supporter se met à distance pour éviter une nouvelle blessure symbolique.

Les réseaux sociaux amplifient ce phénomène. Après une défaite, le supporter marocain est exposé à une avalanche de commentaires, de critiques, parfois de moqueries venues de l'extérieur. Cette exposition constante peut renforcer un sentiment de vulnérabilité. La défaite ne s'arrête pas au coup de sifflet final ; elle se prolonge dans le regard des autres, réel ou perçu.

Cette pression émotionnelle pose une question rarement abordée : celle de la santé mentale des supporters. Le football est souvent présenté comme un divertissement, mais pour beaucoup, il constitue un investissement affectif majeur. Lorsque cet investissement est régulièrement sanctionné par des déceptions, il peut fragiliser l'équilibre émotionnel. Reconnaître cette réalité ne revient pas à dramatiser, mais à prendre au sérieux l'impact du sport sur le psychisme collectif.

Pourtant, le supporter marocain fait preuve d'une résilience remarquable. Malgré les défaites, malgré les frustrations, il revient. Il analyse, critique, s'indigne, puis se projette à nouveau. Cette capacité à encaisser, à transformer la déception en espoir renouvelé, est l'une des caractéristiques les plus frappantes de la culture footballistique marocaine. Elle reflète une aptitude plus large à composer avec l'incertitude.

Le football devient alors un terrain d'apprentissage émotionnel. On y apprend à gérer l'attente, à encaisser la perte, à célébrer sans excès de naïveté. Ces compétences, acquises inconsciemment, dépassent largement le cadre du sport. Elles influencent la manière dont les individus affrontent les revers de la vie quotidienne.

Ce chapitre ne prétend pas pathologiser le supporter marocain. Il invite plutôt à reconnaître la profondeur de son engagement émotionnel. Gagner et perdre ne sont jamais anodins lorsqu'ils touchent à l'identité et à la reconnaissance collective. Le football, dans ce contexte, agit comme un révélateur de fragilités, mais aussi comme un espace de résilience partagée.

Comprendre cette dynamique, c'est admettre que le football ne se joue pas seulement sur le terrain. Il se joue aussi dans les têtes, dans les cœurs, et parfois dans les silences qui suivent les grandes désillusions.

Chapitre 8

La passion comme refuge : le football, échappatoire et moteur de vie

Pour beaucoup de Marocains, le football n'est pas un simple loisir que l'on consomme à temps perdu. Il est un refuge. Un espace mental où l'on dépose, l'espace d'un match, le poids du quotidien. Lorsque le ballon circule, les préoccupations reculent. Le supporter entre dans une autre temporalité, plus intense, plus lisible, où les règles sont claires et l'objectif immédiatement compréhensible : gagner, résister, espérer.

Cette fonction d'échappatoire n'est pas anodine. Dans un contexte social marqué par l'incertitude, les inégalités et la pression économique, le football offre une parenthèse accessible à tous. Il ne demande ni diplôme, ni statut, ni autorisation. Il suffit d'aimer, de suivre, de vibrer. Pour le supporter marocain, cette simplicité est précieuse. Elle lui permet de se reconnecter à des émotions primaires, sans justification ni filtre.

La passion footballistique agit comme un mécanisme de compensation. Là où les perspectives sont parfois floues, le match apporte une narration immédiate. Il y a un début, un enjeu, un dénouement. Cette structure rassure. Elle donne le sentiment que le monde peut encore être compris, au moins par fragments. Le supporter marocain s'attache à cette lisibilité émotionnelle, car elle contraste avec la complexité souvent opaque de la vie réelle.

Le football permet aussi une projection symbolique. À travers les joueurs, les clubs, l'équipe nationale, le supporter marocain projette des aspirations qu'il ne peut pas toujours réaliser directement. La

réussite sur le terrain devient une réussite par procuration. Elle ne remplace pas l'accomplissement personnel, mais elle en offre une version symbolique, temporaire, suffisante pour relancer l'élan.

Cette passion structure le quotidien. Les matchs rythment les semaines, organisent les rencontres, nourrissent les conversations. Elle crée des repères stables dans un environnement mouvant. Pour certains, suivre leur équipe est un rituel aussi important que d'autres pratiques sociales ou culturelles. Il donne du sens, une continuité, une fidélité à laquelle on s'accroche.

La dimension collective de cette passion est essentielle. Le football rassemble là où d'autres espaces divisent. Il permet de partager des émotions avec des inconnus, de se sentir membre d'un ensemble plus large. Dans les moments de joie comme dans ceux de déception, le supporter marocain n'est pas seul. Cette présence collective agit comme un amortisseur émotionnel, réduisant le sentiment d'isolement.

Le football joue également un rôle dans la gestion des émotions négatives. La colère, la frustration, la tristesse trouvent un terrain d'expression qui évite parfois leur accumulation silencieuse. Le supporter extériorise, crie, discute, puis passe à autre chose. Cette catharsis, bien que parfois excessive, remplit une fonction régulatrice. Elle empêche certaines tensions de se figer durablement.

Mais cette échappatoire a ses limites. Lorsque le football devient la seule source d'émotions positives, le risque de déséquilibre apparaît. Le supporter peut alors surinvestir chaque match, chaque résultat, au point de fragiliser son propre équilibre. Reconnaître cette limite est essentiel. La passion nourrit, mais elle ne doit pas tout remplacer.

Le supporter marocain oscille en permanence entre lucidité et abandon. Il sait que le football ne résoudra pas ses problèmes structurels. Il sait que la victoire n'efface pas les injustices. Pourtant, il continue à y croire, à vibrer, à espérer. Cette contradiction n'est pas une faiblesse. Elle est le signe d'une capacité à maintenir l'élan malgré les contraintes.

Le football, dans cette perspective, devient un moteur de vie modeste mais puissant. Il n'apporte pas de solutions, mais il donne l'énergie nécessaire pour continuer à avancer. Il rappelle que l'émotion partagée, la passion assumée et l'espoir collectif restent des ressources précieuses.

Ce chapitre ne célèbre pas naïvement la passion. Il la reconnaît pour ce qu'elle est : un refuge imparfait, mais essentiel. Un espace où le supporter marocain peut, le temps d'un match, respirer autrement, se sentir vivant, et renouer avec une forme d'élan collectif dont il a profondément besoin.

Chapitre 9

Regarder, aimer, exister : la place des femmes marocaines dans la passion footballistique

Pendant longtemps, au Maroc, la figure du supporter a été pensée au masculin. Bruyant, envahissant l'espace public, occupant les cafés et les tribunes, l'homme supporter s'est imposé comme norme implicite. Pourtant, derrière cette image dominante, une autre réalité s'est développée, plus discrète mais tout aussi intense : celle des jeunes filles et des femmes marocaines qui vivent, aiment et pensent le football à leur manière.

Être supportrice au Maroc n'a jamais été un geste neutre. C'est souvent un acte négocié, parfois contesté, parfois silencieux. La jeune fille qui aime le football doit d'abord justifier son intérêt. On lui demande si elle comprend vraiment les règles, si elle suit par mode, si elle regarde pour les joueurs plutôt que pour le jeu. Là où le garçon est présumé légitime, la fille doit prouver sa sincérité. Cette asymétrie pèse lourdement sur la construction de l'identité sportive féminine.

Pourtant, les femmes marocaines regardent le football depuis longtemps. Dans les salons familiaux, elles suivent les matchs, souvent entourées, parfois en retrait, mais rarement indifférentes. Elles ressentent les mêmes joies, les mêmes colères, les mêmes déceptions. La différence réside moins dans l'intensité émotionnelle que dans les espaces autorisés pour l'exprimer. Là où l'homme crie, la femme intérieurise plus souvent, par contrainte sociale autant que par habitude.

Les jeunes générations ont commencé à fissurer ces frontières. Les supportrices marocaines sont aujourd'hui plus visibles, plus assumées. Elles commentent les matchs sur les réseaux sociaux, analysent les

choix tactiques, critiquent les joueurs et les entraîneurs avec la même liberté que leurs homologues masculins. Cette prise de parole dérange parfois. Elle remet en cause une répartition implicite des rôles, où le football appartenait à un territoire masculin.

Mais cette visibilité a un coût. La supportrice marocaine est plus exposée au jugement, au harcèlement, à la disqualification symbolique. Une opinion tranchée est plus facilement attaquée lorsqu'elle vient d'une femme. Une émotion forte est jugée excessive là où elle est valorisée chez un homme. Le football, miroir de la société, reproduit ici des mécanismes de domination plus larges.

La question de l'accès à l'espace public est centrale. Le stade, longtemps perçu comme un lieu hostile, a constitué une frontière difficile à franchir pour de nombreuses femmes. Insécurité réelle ou ressentie, regard social pesant, normes implicites : autant d'obstacles qui ont limité la présence féminine. Pourtant, chaque apparition de femmes dans les tribunes a une portée symbolique forte. Elle dit : nous aussi, nous avons le droit d'être là, de vibrer, de crier, d'appartenir.

Le football féminin, quant à lui, a profondément modifié le regard. Les performances des joueuses marocaines sur la scène continentale et internationale ont produit un choc positif. Elles ont déplacé le regard : la femme n'est plus seulement spectatrice, elle est actrice. Cette évolution a permis à de nombreuses jeunes filles de se projeter autrement dans le sport, mais aussi dans la société. Voir des femmes gagner, lutter, représenter le pays a ouvert un imaginaire nouveau.

Psychologiquement, le rapport des femmes marocaines au football est souvent plus complexe, plus ambivalent. Il mêle passion et prudence, engagement et retenue. Beaucoup aiment profondément ce sport, mais ont appris à moduler leur expression pour éviter le conflit social.

Cette gestion permanente du regard de l'autre façonne une expérience spécifique du supportérisme, plus intérieurisée, parfois plus analytique.

Il serait pourtant erroné de réduire les femmes marocaines à un rôle périphérique dans la culture footballistique. Elles sont mères, sœurs, compagnes, éducatrices, souvent premières passeuses de la passion. Elles transmettent les couleurs d'un club, l'attachement à l'équipe nationale, les souvenirs de matchs marquants. Leur influence est souterraine, mais structurante.

Aujourd'hui, une transition est en cours. La jeune fille marocaine qui aime le football n'est plus une anomalie. Elle reste confrontée à des résistances, mais elle existe pleinement. Elle revendique son droit à la passion, à l'expertise, à l'émotion. En cela, elle participe à une transformation plus large : celle d'une société qui redéfinit progressivement les frontières du légitime.

Inclure les femmes dans l'analyse du supporter marocain n'est pas un geste militant. C'est une exigence de compréhension. Le football n'est pas seulement un terrain de jeu ; c'est un espace social où se négocient les places, les voix et les regards. Ignorer la dimension féminine, c'est passer à côté d'une partie essentielle du réel.

Ce chapitre rappelle une évidence trop souvent oubliée : la passion du football n'a pas de genre. Les contraintes, elles, en ont un. Comprendre la place des femmes marocaines dans le football, c'est aussi comprendre les transformations silencieuses d'un pays qui, match après match, réapprend à élargir son cercle d'appartenance.

Chapitre 10

WAC–Raja : quand Casablanca se regarde dans le miroir

À Casablanca, le jour du Classico n'est jamais un jour comme les autres. Même ceux qui prétendent s'en désintéresser sentent la tension. Elle circule dans les rues, dans les taxis, dans les silences inhabituels. Le derby entre le Wydad et le Raja n'est pas seulement un match. C'est une mise à l'épreuve de la ville elle-même.

Le supporter du Wydad et celui du Raja ne vivent pas le football de la même manière, même lorsqu'ils partagent le même quartier, parfois le même immeuble. Cette rivalité est ancienne, enracinée, presque familiale. Elle ne se limite pas à une opposition de couleurs. Elle engage une manière d'habiter Casablanca, de se raconter son histoire, de se situer dans la mémoire collective de la ville.

Le Classico agit comme un révélateur identitaire. Chaque camp projette sur l'autre ce qu'il refuse d'admettre sur lui-même. Les accusations fusent : favoritisme, injustice, arrogance, victimisation. Mais derrière ces discours se cache une vérité plus profonde : le derby est un espace où la ville règle ses tensions internes sans avoir à les nommer.

Psychologiquement, le supporter casablancais vit ce match avec une intensité particulière parce qu'il n'y a pas d'échappatoire. L'adversaire n'est pas lointain. Il est proche, familier, parfois aimé en dehors du football. La victoire n'est pas seulement une joie ; elle est une affirmation. La défaite n'est pas seulement une déception ; elle est une humiliation intime, difficile à éviter dans les jours qui suivent.

Les tribunes, les cafés, les salons deviennent des extensions du stade. Les chants, les tifos, les provocations obéissent à des codes précis,

transmis de génération en génération. On n'improvise pas un Classico. On l'attend, on le prépare, on le redoute. Le supporter casablancais sait que ce match laissera des traces, quelle que soit l'issue.

Le plus frappant, pourtant, est la capacité de cette rivalité à structurer une fidélité durable. Même dans les périodes creuses, même lorsque le niveau de jeu déçoit, le Classico reste sacré. Il rappelle que le football est aussi une affaire de mémoire, de récit partagé, de continuité. À travers WAC–Raja, le supporter marocain expérimente une passion ancrée, locale, charnelle.

Ce derby n'oppose pas deux clubs abstraits. Il oppose deux manières d'aimer la même ville. Et c'est précisément cette proximité qui rend la rivalité si intense, si fragile, et si indispensable à l'équilibre émotionnel du football marocain.

Chapitre 11

Barça–Real : le Classico importé, ou la passion sans frontière

Le Classico entre Barcelone et le Real Madrid ne se joue pas au Maroc. Et pourtant, il y est vécu comme s'il concernait directement des millions de supporters. Les cafés se remplissent, les débats s'enflamme, les émotions débordent. Pour beaucoup de Marocains, ce match est aussi important qu'un derby local. Parfois plus.

Cette passion importée peut surprendre. Pourquoi vibrer pour deux clubs étrangers avec autant d'intensité ? La réponse n'est pas sportive seulement. Elle est historique, culturelle, médiatique. Le Classico espagnol a longtemps incarné une forme de football total, spectaculaire, narratif. Il offrait ce que le supporter marocain recherchait : du niveau, de la continuité, des héros reconnaissables.

Psychologiquement, ce Classico permet une projection différente. Le supporter marocain y trouve un espace d'identification moins chargé émotionnellement que les rivalités locales. Ici, la défaite fait mal, mais elle n'expose pas socialement de la même manière. Elle est vécue à distance, avec une intensité réelle mais moins risquée. Le football européen devient un terrain d'émotions "sûres".

Le Barça et le Real incarnent aussi deux imaginaires opposés, dans lesquels les Marocains projettent leurs propres tensions. L'un est perçu comme le jeu, la formation, l'esthétique. L'autre comme la puissance, l'autorité, la victoire. Choisir un camp, c'est parfois choisir une vision du monde, un rapport au mérite, au pouvoir, à l'histoire.

Les réseaux sociaux ont amplifié ce phénomène. Le supporter marocain n'est plus un simple spectateur du Classico espagnol. Il est inséré dans une conversation globale, où son avis compte, où ses

émotions sont partagées avec des supporters du monde entier. Cette appartenance transnationale renforce le sentiment de légitimité footballistique.

Mais cette passion importée n'est pas une fuite. Elle est un complément. Elle nourrit l'imaginaire, enrichit la culture tactique, élargit les références. Le supporter marocain navigue entre football local et football mondial sans contradiction. Il peut souffrir pour son club marocain et vibrer pour un club européen. Ces deux passions coexistent, répondant à des besoins émotionnels différents.

Le Classico Barça–Real agit ainsi comme une scène secondaire, mais structurante. Il permet au supporter marocain de se sentir connecté à une élite footballistique mondiale, sans renoncer à ses attaches locales. Il rappelle que le football est un langage universel, capable de franchir les frontières tout en s'adaptant aux contextes.

Ce match, vécu à distance, révèle une chose essentielle : la passion du football marocain ne se limite pas au territoire. Elle circule, s'approprie, transforme. Elle prouve que le supporter marocain n'est pas enfermé dans un football périphérique. Il est pleinement inscrit dans la géographie émotionnelle du jeu mondial.

Chapitre 12

Le café : le véritable stade des supporters marocains

Au Maroc, le football se joue rarement seul. Et il se joue rarement chez soi. Le café est devenu, au fil des décennies, le véritable stade des supporters marocains. Un espace banal en apparence, mais chargé d'une intensité sociale et émotionnelle unique. Là où le stade sélectionne, le café rassemble. Là où le billet coûte cher, la chaise est accessible. Là où l'entrée est filtrée, la porte du café reste ouverte.

Le café marocain est un espace hybride. Ni totalement privé, ni totalement public. On y vient seul, mais on n'y est jamais vraiment isolé. On y partage un écran, une émotion, une colère, parfois sans même se connaître. Le football y crée une communauté éphémère, mais puissante. Pendant quatre-vingt-dix minutes, les différences d'âge, de statut social ou de parcours s'estompent. Ce qui compte, c'est le match.

Le rituel est immuable. Les cafés se remplissent bien avant le coup d'envoi. Les meilleures places sont disputées, les écrans réglés avec soin, le son négocié. Le thé ou le café devient accessoire. L'essentiel est ailleurs. Le supporter marocain ne vient pas seulement regarder le match : il vient le vivre entouré. Le café offre ce que le domicile n'offre pas toujours : l'intensité collective.

Psychologiquement, le café joue un rôle fondamental. Il autorise l'expression. On peut y crier, y protester, y rire bruyamment sans être jugé. Le regard des autres légitime l'émotion. Une colère partagée est plus supportable qu'une frustration solitaire. Le café devient un espace de validation émotionnelle, où l'on se sent compris, même sans parler.

Les débats qui naissent dans ces cafés sont souvent plus riches qu'il n'y paraît. Derrière les cris et les insultes lancées à l'écran, se cachent des analyses, des comparaisons, des récits personnels. Le football sert de point d'entrée à des discussions plus larges : l'injustice, le mérite, la chance, le travail, parfois même la politique. Le café devient une agora populaire, sans micro ni estrade.

Cet espace joue également un rôle de transmission. Les plus jeunes y apprennent les codes du supportérisme : quand se lever, quand s'indigner, comment lire un match. Les anciens racontent les matchs d'avant, les grandes épopées, les défaites amères. Le café conserve la mémoire orale du football marocain. Une mémoire vivante, imparfaite, mais profondément ancrée.

Pour beaucoup de supporters, le café est aussi un refuge. Un lieu où l'on peut s'extraire, temporairement, des contraintes familiales ou professionnelles. Le match devient une parenthèse légitime. Personne ne demande de comptes à celui qui regarde le football au café. La passion sert d'alibi social. Elle autorise l'absence, sans culpabilité.

Le café révèle également les limites de l'inclusion. Si cet espace est majoritairement masculin, il n'est pas figé. La présence des femmes, encore minoritaire, progresse lentement. Lorsqu'elles s'y installent, elles déplacent les codes, parfois en douceur, parfois dans la tension. Le café devient alors un lieu de négociation sociale, où se redéfinissent les frontières du légitime.

Avec les grands événements sportifs, le café se transforme. Il déborde sur la rue, devient bruyant, presque festif. Il capte l'énergie collective du quartier. Ces moments rappellent à quel point le football structure l'espace urbain marocain. Il modifie les circulations, les horaires, les comportements. Le café en est l'épicentre.

Le numérique n'a pas remplacé le café. Il l'a complété. Les supporters commentent en ligne ce qu'ils vivent physiquement ensemble. Le café reste le lieu de l'émotion brute ; les réseaux en sont le prolongement discursif. Cette articulation entre présence et connexion renforce le rôle central du café dans la culture footballistique marocaine.

En réalité, le café n'est pas un simple décor. Il est un acteur. Sans lui, une grande partie de l'expérience du supporter marocain serait amputée. Il est l'espace où le football devient social, où l'émotion devient partage, où le match devient récit collectif.

Comprendre le supporter marocain sans passer par le café serait une erreur d'analyse. C'est là que le football se démocratise, se verbalise, se transmet. C'est là que le pays se regarde, commente, s'indigne et espère, un écran allumé devant lui.

Le café est le stade sans pelouse du Maroc. Et c'est peut-être pour cela qu'il est si essentiel.

Conclusion

Le supporter marocain, miroir d'un pays en mouvement

Ce livre n'a pas cherché à expliquer le football. Il a cherché à comprendre ce qu'il révèle. À travers le supporter marocain, ses émotions, ses fidélités et ses contradictions, c'est une lecture plus large du pays qui s'est dessinée, parfois à bas bruit, parfois dans l'excès. Le football n'est ici ni un prétexte ni un décor. Il est un terrain d'observation privilégié de la vie collective.

Le supporter marocain est à la fois enraciné et ouvert. Il vit intensément ses rivalités locales, comme le Classico casablancais, où la ville se regarde et se juge elle-même. Il vibre tout autant pour des matchs lointains, comme le Classico espagnol, qu'il s'approprie sans complexe. Cette double appartenance n'est pas une contradiction. Elle traduit une capacité à circuler entre le proche et le global, entre l'intime et le spectaculaire, sans renoncer à l'un pour l'autre.

Dans ses joies, le supporter marocain exprime une fierté collective longtemps attendue. Dans ses colères, il dit une attente de justice et de reconnaissance qui dépasse le cadre du sport. Dans ses silences après les défaites, il révèle une fatigue émotionnelle rarement nommée. Le football concentre ces émotions parce qu'il offre un espace où elles sont autorisées, partagées et reconnues. Là où d'autres sphères imposent la retenue, le football accepte l'excès.

Ce livre a également montré que le supporter marocain n'est pas une figure uniforme. Il est multiple. Masculin et féminin. Local et diasporique. Populaire et connecté. La jeune fille qui regarde le match dans un salon familial, la femme qui revendique sa place dans les tribunes, le supporter de café, celui des réseaux sociaux, tous

participent à la même culture émotionnelle, même si leurs espaces d'expression diffèrent.

Le numérique a élargi ces espaces, sans toujours les apaiser. Il a donné la parole, parfois sans filtre, amplifiant autant les passions que les tensions. Mais il a aussi permis une visibilité nouvelle, une reconnaissance symbolique, une inscription du supporter marocain dans une conversation mondiale. Le supporter n'est plus périphérique. Il se sait regardant et regardé.

Ce que révèle finalement le supporter marocain, c'est un rapport complexe au collectif. Le désir de faire partie d'un ensemble, sans disparaître en son sein. Le besoin d'exister, sans renoncer à l'appartenance. Le football offre cette possibilité fragile : être soi, tout en étant ensemble. C'est cette tension féconde qui traverse les tribunes, les cafés, les écrans.

Il serait tentant de réduire cette passion à un simple divertissement, ou au contraire de la sacrifier. Ce livre a choisi une autre voie : la prendre au sérieux, sans l'idéaliser. Reconnaître ses excès, sans la disqualifier. Comprendre que le supporter marocain n'est ni un problème à gérer, ni une foule à flatter, mais un indicateur sensible des attentes, des frustrations et des espoirs d'un pays en transformation.

Le football continuera de faire vibrer le Maroc. Il continuera de produire des héros, des polémiques, des désillusions. Mais tant qu'il restera cet espace où l'émotion collective peut s'exprimer librement, il jouera un rôle essentiel. Non pas en résolvant les contradictions sociales, mais en les rendant visibles, partageables, discutables.

Comprendre le supporter marocain, c'est accepter cette vérité simple et dérangeante : parfois, les émotions disent plus que les discours. Et

dans le tumulte d'un match, dans la ferveur d'un Classico, dans le silence d'une défaite, c'est toute une société qui se raconte, sans filtre et sans détour.

Ce livre se referme ici. Le match, lui, ne s'arrête jamais.

ADNANE BENCHAKROUN

Adnane Benchakroun est ingénieur en informatique, diplômé de l'ESIEA Paris, grande école française spécialisée dans les technologies numériques. Reconnu pour son rôle pionnier dans la promotion de l'innovation et de l'entrepreneuriat au Maroc, il est cofondateur de Startup Maroc et initiateur du Startup Africa Summit, deux initiatives majeures en faveur des jeunes entrepreneurs et de l'émergence d'un écosystème dynamique et inclusif.

Son parcours alterne engagement public et réflexion stratégique : directeur du cabinet du Ministre du Plan (1998-2000), il a ensuite dirigé pendant vingt ans le Centre National de Documentation, avant de rejoindre le Haut-Commissariat au Plan comme conseiller entre 2020 et 2022. Il siège aujourd'hui au Conseil national du Parti de l'Istiqlal et assume la vice-présidence de l'Alliance des Économistes Marocains, où il contribue activement à la pensée économique nationale.

Formateur engagé, il intervient régulièrement dans les médias et conférences pour éclairer les grands enjeux économiques du Royaume : fiscalité, consommation, protection du pouvoir d'achat, politiques publiques et innovation.

Désormais à la retraite, il se consacre au journalisme digital en pilotant L'ODJ Média, plateforme multicanale du groupe Arrissala (portails d'actualité, web radio, web TV, magazines), tout en explorant d'autres formes d'expression : poésie, peinture, écriture et musique.

À travers ce traité, il livre une réflexion personnelle, libre et engagée, dans un langage accessible, à l'attention des nouvelles générations en quête de sens.

ABOUT ME

